NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE PORTRAIT,

COMEDIE

Repreſentée par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le Jeudi 9. Janvier 1727.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

MDCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

f5f56

ON trouve encore chez le même Libraire,

LES EFFETS DU DEPIT, Comedie en un Acte.

LES AMANS REUNIS, Comedie en trois Actes.

ACTEURS.

LELIO, Pere de Silvia.

SILVIA, fille de Lelio.

VALERE, Amant de Silvia.

COLOMBINE.

ARLEQUIN.

La Scene eſt à Paris.

LE PORTRAIT,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

SILVIA *en negligé*, COLOMBINE.

SILVIA, *d'un air indolent.*

COlombine !

COLOMBINE.

Mademoiſelle !

SILVIA.

Je ne ſçai ce que j'ai.

COLOMBINE.

Ni moi, en verité.

SILVIA.

Ma couſine a-t'elle envoyé dire qu'elle viendroit me prendre ?

COLOMBINE.

Vous venez de parler à ſon laquais.

SILVIA.

Je crains bien de m'ennuyer aujourd'hui.

COLOMBINE.

Voilà une crainte qui me ſurprend, elle ne vous eſt pas ordinaire; car, Dieu merci, pour une fille raiſonnable, vous ne paſſez point mal votre tems.

SILVIA.

Je crains de m'ennuyer, te dis-je; j'ai quatre ou cinq parties de plaiſir de faites, je ne m'en promets dans aucune, je veux du vif, du ſingulier, du bizarre même; je ne prévoi rien de tout cela dans ce que je vas faire. Si je rends des viſites, je trouverai tout le monde; ſi je vas aux ſpectacles, il n'y aura perſonne : il n'y aura que des femmes chez la Comteſſe, que des hommes chez la Marquiſe : On médira chez l'une, on me dira des douceurs chez l'autre. La médiſance me déplaît, & les douceurs m'affadiſſent : ſi je jouë & que je gagne, cela fâchera ceux qui perdront : ſi je perds, je me fâcherai peut-être moi-même. Si je ſoupe chez Beliſe, elle ne parlera qu'à ſon amant; chez Célimene, ſon bouru de mari nous fera à coup ſûr quelques fraſques. Si je vas au bal.... Mais je ne ſonge

pas que je n'ai point d'habit. Que me conſeilles-tu ?

COLOMBINE.

De reſter à la maiſon.

SILVIA.

Quoi ! toute ſeule à moraliſer avec ma vieille Tante, c'eſt pour en mourir.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? Vous n'êtes pas d'aſſez bonne humeur pour vous laiſſer voir. Je me ſuis apperçûë dès le matin que la journée ſeroit nebuleuſe.

SILVIA.

Je ne m'habillerai donc point, cherche-moi des livres, de l'ouvrage : quelle heure eſt-il ?

COLOMBINE.

Oüais ! que veut dire ceci, voilà une révolution bien ſubite, j'en ignore la cauſe ; mais je crois la deviner.

SILVIA.

J'ignore à mon tour ce qui te paſſe par la tête ; mais moi je ne me ſens qu'une mélancolie vague, qui n'a point d'objet : c'eſt un ſimple caprice du tempérament, où le cœur n'a point de part ; la vapeur ſe diſſipe, & le calme revient d'un moment à l'autre.

COLOMBINE.

Ma foi, ſi le cœur n'y a point de part, il eſt bien prêt d'y en avoir! on n'a point impunément de ces troubles involontaires, il en eſt des orages du cœur comme de ceux de l'air; ils ſe forment dans le tems le plus ſerein. D'abord il s'éleve un petit vent, qui devient plus fort, les nuages s'amaſſent & groſſiſſent, le ciel s'obſcurcit, l'éclair précede, & le coup de tonnerre part. Voilà votre ſituation : vous aimez, ou vous allez aimer, je vous le prédis.

SILVIA.

Colombine! tréve de prédictions, elles me fâchent : je n'aimerai point, je n'aimerai point, te dis-je, l'exemple des autres me rend trop ſage ſur l'amour : je ne veux être ni fourbe, ni dupe, ni crédule, ni défiante, ni coquette, ni précieuſe, ni triſte, ni évaporée, ni jalouſe, ni commode : en un mot, rien de ce qu'on eſt quand on aime : en garde contre les folies de mon ſexe, je le ſuis encore plus contre la ſcélérateſſe des hommes. Ils ſçavent que je les connois, ils ſe rendent juſtice, & me laiſſent en repos.

COLOMBINE.

Vous les haïſſez donc beaucoup ?

SILVIA.

Eh ! Colombine, peut-on avoir pour eux d'autres ſentimens ?

COLOMBINE.

Cependant Monſieur votre pere veut abſolument vous marier.

SILVIA.

Encore des idées affligeantes ! je croi que tu prends plaiſir à me chagriner. Me marier ! moi me marier ! oh je ſçaurai bien m'en garantir. Nous verrons un peu comment s'y prendra celui qu'on me deſtine. Il me ſemble déja le voir, ſûr du conſentement de mon pere, me regarder d'un air de conquerant. Eh, Monſieur, vous n'avez pas le mien, vous ne l'aurez jamais, je vous en aſſure : cherchez ailleurs qui flate votre amour propre, j'en ſuis l'ennemie mortelle. Quel eſt celui-ci, un amant timide, qui cherche languiſſamment dans mes yeux ce qui ſe paſſe en moi pour lui. Rien, Monſieur, abſolument rien, votre vûë me glace. Colombine, c'eſt un Petit-maître, qu'il eſt bruyant, un Doucereux, qu'il eſt fade : un Robin, qu'il eſt guindé ! un Officier, qu'il eſt bruſque !

quel qu'il ſoit, il ne me conviendra pas, je l'éconduirai. Il faudroit, pour me déterminer, un homme qui eût des qualitez, des vertus.... mais elles ne ſubſiſtent que dans mon imagination, tous les hommes ne valent rien, rien.

COLOMBINE.

Belle concluſion ! d'accord, ils ne valent rien, mais ils ſont hommes, & nous filles, & d'ailleurs il n'y en a point de ſi diables dont on ne vienne à bout; l'imbecile, on le mene par le nez; le merveilleux, on lui en fait accroire; le taciturne, on n'a pas la peine de lui répondre; le grondeur, on le fait taire en criant plus haut que lui; le débauché, on ne le voit jamais; l'avare, on le vole; le jaloux, on le trompe; le diſſipateur, on le... on le, ma foi, je ne ſçai ce qu'on fait de celui-là, c'eſt la pire eſpece de tous. Mais Monſieur votre pere ne devoit revenir que demain, je l'entends, il me ſemble que votre air mutin vous abandonne.

SCENE II.

LELIO, SILVIA, COLOMBINE.
Silvia va embraſſer ſon pere.

COLOMBINE.

MOnſieur, ſoyez le bien revenu, vous avez ſans doute....

LELIO.

Pour éviter toutes queſtions, j'ai fait bon voyage, me voilà de retour, & je me porte bien. (*à Silvia.*) J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, je vous ai mariée.

COLOMBINE.

Une autrefois prendrez-vous de mes Almanachs?

SILVIA.

Moi, mon pere!

LELIO.

Oüi, vous, n'étoit-il pas tems d'y ſonger?

COLOMBINE.

Monſieur, pourroit-on, ſans vous déplaire, vous demander à qui?

LELIO.

A qui... de quoi te mêles-tu? Attends

que je t'interroge. Peſte ſoit de la babillarde, je ne ſçai plus de quoi je parlois.

COLOMBINE.

Vous parliez du mariage de Mademoiſelle votre fille.

LELIO.

Je m'en ſouviens.

COLOMBINE.

Et vous croyez, Monſieur, que c'eſt une affaire faite?

LELIO.

Aſſurément.

COLOMBINE.

Pour moi, je ne m'y oppoſe pas; mais Mademoiſelle Silvia....

LELIO.

Je connois ma fille, elle m'obéira, tu vois bien qu'elle ne dit mot.

COLOMBINE.

A la bonne heure, ce ſont ſes affaires, parlez donc, vous voilà comme un terme.

SILVIA.

Colombine, veux-tu que je fâche mon pere?

COLOMBINE.

Dieu m'en garde; vive les filles obéiſſantes, ſur-tout celles qui changent du blanc au noir.

SILVIA.

Attendons jusqu'à la fin.

LELIO.

Pour vous montrer que je n'ai point fait les choses à la boulevûe. Ecoutez-moi : j'ai trouvé à Lille le fils d'un de mes anciens amis, c'est un Cavalier sage, bienfait, noble, riche, brave, spirituel, & d'une figure charmante, qui s'appelle Valere.

COLOMBINE.

Monsieur, depuis quand lisez-vous les Romans? Voilà un Portrait à la Pharamond.

LELIO.

Je lui ai parlé de vous, la chose s'est conclue sur le champ, les bonnes affaires veulent être brusquées; tenez, voyez si je veux vous tromper, voilà son Portrait que je lui ai demandé.

COLOMBINE.

Ma foi, Monsieur, je suis pour vous.

LELIO.

Nous sommes venus ensemble, je l'ai laissé chez le baigneur, il faut que je sorte : s'il vient pendant que je n'y serai pas, qu'on lui fasse mes excuses, qu'on le prie de m'attendre, & qu'on songe à le bien recevoir,

COLOMBINE.

J'en fais mon affaire.

Lelio ſort.

SCENE III.

SILVIA, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AVez-vous aſſez fait la doucette ? Pourquoi n'avoir pas répondu d'un ton ferme à votre Pere ? voilà de mes braves, qui tremblent au moindre danger : Mais que veut dire cet air embarraſſé ? Vous ne dites mot. Eſt-ce que le Portrait vous a donné dans la vûë ? Vous le regardez, je crois, ma foi, que j'y ſuis, ces amours de ſurpriſe ſont aſſez de mon goût, je voudrois ſeulement qu'il s'y trouvât un peu plus de difficulté, j'aime à faire briller mon ſçavoir faire.

SILVIA.

Je crois moi-même que tu es folle, eſt-ce que tu ne me connois plus ? Loin d'être touchée de la copie, ou de vouloir plaire à l'original, je ne veux pas même lui parler.

COLOMBINE.

Mais vous y avez consenti, ou du moins j'y ai consenti pour vous, & c'est la même chose.

SILVIA.

Il me vient une idée.

COLOMBINE.

Voyons ce que ce peut être.

SILVIA.

Mon pere ne reviendra pas sitôt, je veux prendre un de tes habits, recevoir ce nouveau venu sous ton nom, & lui faire de moi une peinture, qui lui ôte l'envie de me parler, ou de me voir.

COLOMBINE.

Beau projet! la peste, & si votre pere vous suprend?

SILVIA.

Alors je me déclarerai ouvertement.

COLOMBINE.

Et si l'épouseur ne se rebute pas?

SILVIA.

Il faudra qu'il soit bien opiniâtre.

COLOMBINE.

Et s'il vous paroît aimable?

SILVIA.

Ne cherche point à me fâcher, & fais ce que je te dis. J'entends quelqu'un, retirons-nous.

SCENE IV.

VALERE.

QUi m'auroit dit il y a quatre jours, Valere, tu aimeras à la fureur une fille que tu ne connois point, tu viendras en poſte à Paris pour l'épouſer, je lui aurois ri au nez. Cependant je ſuis dans le cas. Lelio vient à Lille, me parle de ſa fille, me la propoſe, me donne ſon Portrait; me voilà devenu fol. Après cela, Meſſieurs les incrédules en ſympathie, venez me ſoûtenir que l'amour eſt un enfant de l'habitude... Mais ce n'eſt pas le tout d'aimer Silvia, ſi elle ne m'aime pas, je vaa joüer un joli perſonnage, & pourquoi m'aimeroit-elle? Je n'en ſuis pas connu, peut-être même en aime-t'elle un autre? Il n'y auroit rien là de fort étonnant; Son pere m'a dit que non, mais les peres ſçavent-ils les affaires de leurs filles? Cette idée me chagrine. Comment donc! je crois déja que je ſuis jaloux, n'examinons point cet article; la rêverie m'entraine, & je ne m'apperçois pas que je ſuis chez Lelio.

SCENE V.

SCENE V.

ARLEQUIN, VALERE.

ARLEQUIN.

AH, Monſieur, c'eſt vous, jerni cotton que vous êtes beau ! vous voilà poudré & friſé comme pour une entrevûë de mariage.

VALERE.

Tu ne te trompes pas.

ARLEQUIN.

Je crains que ſi...

VALERE.

Comment ?

ARLEQUIN.

C'eſt une viſion qui me paſſe par la tête, vous ſçavez que j'y ſuis ſujet.

VALERE.

Il y a là-deſſous quelque choſe.

ARLEQUIN.

Oh ! point du tout, & d'ailleurs eſt-ce que vous faites attention, vous autres maîtres, à des diſcours de valets, ils n'ont pas le ſens commun.

VALERE.

Je veux abſolument ſçavoir ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Je ne me ferai pas battre pour vous le dire.

VALERE.

Parle donc.

ARLEQUIN.

Pendant que vous étiez entre les mains du Baigneur, j'avois soif, notez ceci, j'ai trouvé un ancien camarade, nous avons été boire bouteille, faites attention à cette circonstance, c'étoit à la pomme de pin. Cela ne s'appelle-t-il pas sçavoir conter? Vous ne me loüez pas, j'aimerois autant n'avoir point d'esprit.

VALERE.

Eh bien!

ARLEQUIN.

Eh bien, tout en bûvant nous nous sommes mis à causer, lui de son maître, & moi du mien: voulez-vous sçavoir ce qu'il m'en disoit?

VALERE.

Eh non, viens à ce qui me regarde.

ARLEQUIN.

Tout à l'heure, il m'a fait plusieurs questions, comment se nomme ton maître? Valere. Qui est-il? Gentilhomme. De quel pays? François. Que fait-il? il est Colonel. D'où vient-il? de Flandre.

Qui l'amene à Paris? un Mariage. Avec qui? Mademoiſelle Silvia, fille de Monſieur Lelio. Vous voyez que je n'oublie rien.

VALERE.

Sois moins exact, & finis.

ARLEQUIN.

J'ai vû qu'il a branlé la tête, je lui ai fait des queſtions à mon tour, je n'ai pû en rien tirer qu'à la ſeptiéme chopine; oh c'eſt un garçon diſcret; aimes-tu bien ton maître, m'a-t'il dit d'un ton grave? comment, ai-je répondu, ſi je l'aime. Je ferois quatre heures pour ſon ſervice ſans boire, ni manger, Monſieur, cela merite récompenſe.

VALERE.

Mais qu'ai-je de commun avec tout cela.

ARLEQUIN.

Le voici. Ce maître que tu aimes, c'eſt mon camarade qui continue, vient, dis-tu, épouſer la fille de Monſieur Lelio? s'il fait bien, il s'en retournera ſur ſes pas. Le pere & la fille... (*Il ſe paſſe la main ſur le front.*) Je les ai ſervis, je dois les connoître; après tout, un grain de folie de plus ou de moins n'eſt pas une affaire dans un ménage, il peut ſe con-

tenter. Monſieur, retournons-nous-en.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monſieur le donneur d'avis, que je vous ferai expirer ſous le bâton.

ARLEQUIN.

Je ne vous conſeillerois pas de me frapper, nous ſommes à Paris une fois, je ſuis ſur mon pailler.

VALERE.

Tréve de diſcours, va frapper à cette porte.

ARLEQUIN.

J'aurai fait mon devoir, on n'aura rien à me reprocher.

SCENE VI.

SILVIA, *ſous l'habit de Colombine.*
VALERE, ARLEQUIN, *frappe à la porte.*

SILVIA, *en ſortant.*

QUi eſt là?

ARLEQUIN.

Ami.

SILVIA, *vivement.*

Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur Valere & moi qui venons épouſer la fille de Monſieur Lelio, & vous auſſi ſi vous voulez. *Il veut la baiſer.*

SILVIA, *le repouſſant.*

Doucement, Monſieur le Complimenteur, je ne ſuis pas une ſoubrette à colibets.

ARLEQUIN.

Oh! parlez donc à mon maître, je vas toûjours apprendre les êtres de la maiſon. *Il fait pluſieurs lazzi; Silvia le conſidere; Arlequin entre; pendant ce tems-là Valere, qui l'a examinée, & tiré ſon Portrait de ſa poche, dit à part.*

VALERE.

Je ne me trompe pas, c'eſt elle aſſûrément. Quelle Comédie? Feignons de ne la pas connoître, & voyons où ceci nous menera.

SCENE VII.

SILVIA, VALERE.

VALERE, *d'un ton tranquille.*

VOus êtes ſans doute de la maiſon ?

SILVIA, *d'un ton vif.*

Oüi, Monſieur, pour vous ſervir.

VALERE.

Ne puis-je parler à Monſieur Lelio ?

SILVIA.

Il eſt ſorti.

VALERE.

J'en ſuis fâché. Ne puis-je avoir l'honneur de ſaluer Mademoiſelle ſa fille.

SILVIA.

Elle eſt embaraſſée.

VALERE.

Je prendrai mieux mon tems.

SILVIA.

Leur voulez-vous quelque choſe que je puiſſe leur dire ? (*à part.*) Voilà un ſang froid qui me glace.

VALERE.

Je m'appelle Valere, je ſuis le Cavalier dont Monſieur ſon pere lui a ſans doute parlé .

SILVIA.

C'eſt donc vous, Monſieur, qui venez de but en blanc de Flandre exprès pour épouſer une fille que vous ne connoiſſez pas, ſans ſçavoir ſi elle vous plaira, & ſi vous lui plairez vous-même: vous pouviez vous épargner les frais du voyage.

VALERE.

Je ſuis venu lui rendre des ſoins, & tâcher par mes ſervices de m'attirer l'honneur de ſes bonnes graces.

SILVIA.

Vous n'y réuſſirez pas, c'eſt peine perdue. (*à part*) quel homme!

VALERE.

Je comptois beaucoup plus ſur ſes bontez, que ſur mon merite.

SILVIA.

Vous comptiez ſur ſes bontez? & de quel droit, je vous prie; quoi, parce que ſon pere vous a donné ſa parole ſans la conſulter, il faudra qu'elle l'execute, qu'elle vous écoute, qu'elle vous aime, qu'elle vous épouſe? Elle n'en fera rien, Monſieur, fiez-vous en moi, je ſçai ſes intentions, elle n'en fera rien.

VALERE

Je ſerois au déſeſpoir de la contrain-

dre... *(à part)* Oüais, Arlequin m'auroit-il dit vrai ?

SILVIA, *à part.*

Je ſerois au déſeſpoir de la contraindre. Ce flegme me fait boüillir le ſang.

VALERE.

Dites à votre maîtreſſe que j'approuve l'éloignement qu'elle a pour moi, je me rends juſtice, je ne meritois point autre choſe de ſa part.

SILVIA, *à part.*

Qu'il y a d'indifference dans cette fauſſe modeſtie !

VALERE.

Dites-lui encore, que je ne veux point avoir à me reprocher de troubler par ma preſence les ſentimens qu'elle peut avoir dans le cœur pour un homme plus aimable.

SILVIA.

Que voulez-vous dire, Monſieur, les ſentimens qu'elle peut avoir dans le cœur ? Pour qui donc, s'il vous plaît, prenez-vous Silvia ? La croyez-vous capable de s'engager ſans l'aveu de ſon pere ? En verité vous êtes bien conſiderant, & bien inſultant dans vos conſiderations.

VALERE.

VALERE.

Ne vous fâchez point. Si je l'ai offenſée, je lui en demande pardon. (*à part.*) Je crois tout de bon qu'elle a perdu l'eſprit.

SILVIA, *à part.*

Je lui en demande pardon, je n'y puis plus tenir, il me pique, il me fâche, il me met aux champs; mon parti eſt pris, je veux m'en défaire. (*à Valere.*) Je rendrai compte à Silvia de votre délicateſſe & de vos ménagemens, elle vous en ſera obligée. Avouez au reſte, que le ſacrifice que vous lui faites ne vous coute guere, & qu'une reſerve ſi marquée ſeroit offençante, ſi elle n'étoit forcée, en ſe rendant juſtice à elle-même, d'en approuver le motif.

VALERE.

En verité, je ne vous entends pas, & je puis....

SILVIA.

Non, Monſieur, je ne prends point le change ſur les raiſons que vous avez d'en uſer de la ſorte. J'aime Silvia, mais je ſuis ſincere: vous n'avez point tort; j'admire au contraire, voyant que vous la connoiſſez, qu'il ne vous échappe aucune plainte, aucun reproche. L'effort

eſt généreux ; car enfin ne diſſimulez plus, on vous a inſtruit de tous ſes défauts.

VALERE.

Moi ! Non, je vous jure, & ſon pere eſt le ſeul qui m'en ait parlé.

SILVIA.

Il l'aura flattée pour vous tromper ; mais moi, Monſieur, qui la connois à fond, & qui veux vous rendre ſervice, je vas vous la peindre au naturel. D'abord, elle n'eſt ni grande ni petite, ni bien ni mal-faite, plûtôt graſſe que maigre, & malgré tout cela, choſe rare aujourd'hui, elle a de la taille, elle a un petit air d'étourderie & de jeuneſſe qui frappe. Ce n'eſt, ſi vous voulez, ni eſprit, ni éclat ; cela tient pourtant un peu de tous les deux ; elle a de la blancheur & du tein, des yeux & des dents : elle chante & danſe paſſablement : en un mot, elle eſt comme mille autres. A l'égard de ſa conduite, il n'y a rien à vous en dire, elle vit comme vivent à preſent toutes les filles. Pour ſon humeur, il n'eſt, ma foi, pas aiſé de la définir : elle eſt douce par reflexion, aigre par temperament, timide dans les choſes qu'elle ſçait, déciſive dans celles

qu'elle ignore, imperieuſe avec ceux qui ne lui doivent rien, exigeante ſans amitié, jalouſe ſans paſſion, vive juſqu'à l'emportement, diſtraite juſqu'à l'oubli, inégale juſqu'à la bruſquerie, enfin, ſi difficile à vivre, que la plûpart du tems nous ne pouvons durer enſemble. Le maître, le guide, le mobile de tous ſes diſcours, de toutes ſes actions, ſçavez-vous ce que c'eſt? Le caprice. Voulez-vous encore l'épouſer?

VALERE.

Je ne puis vous être obligé du ſervice que vous venez de me rendre: je m'étois fait de Silvia une idée avantageuſe, mon erreur commençoit à m'être chere, j'y renonce avec douleur, j'aurois été charmé de la voir, elle ne m'en juge pas digne, elle ne le veut pas, je m'y ſoumets: il faut ſçavoir prendre ſon parti dans les évenemens où l'on ne peut rien changer. Dites-lui: non ce que je penſe, mais ce que je fais pour elle: je reviendrai rendre à ſon pere ſa parole, & retirer la mienne. Vous voyez que je ne veux point lui donner lieu de ſe plaindre de moi. Adieu. *Il ſort.*

SILVIA.

Non, non, je ne m'en plaindrai

point. De quel air m'a-t'il quittée? A-t'il dit un ſeul mot pour prendre mes interêts contre moi-même, dans le portrait ridicule où je viens de me défigurer? A-t'il fait la moindre inſtance pour me voir? Je ſens tout ce qu'il y a de mépriſant dans cette froideur. Après tout, que voulois-je? M'en débaraſſer; N'y ai-je pas réuſſi? Tu rêves, Silvia, aurois-tu la foibleſſe d'en être fachée; Je ne ſçai, mais je m'accuſe de bizarerie; il me ſemble même que je m'en repens. (*Elle entend du bruit, tourne la tête & voit Arlequin.*) On ne me donne ſeulement pas le tems de refléchir à mon imprudence.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

VOici, ma foi, une bonne maiſon. Ah! Mademoiſelle la Suivante, qui voulez qu'on vous reſpecte, je ſuis votre ſerviteur. Qu'avez-vous fait de mon Maître?

SILVIA.

Il vient de ſortir, & je vous conſeille de le ſuivre.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien qui preſſe, je le trouverai chez quelqu'une de ſes anciennes connoiſſances.

SILVIA.

Eſt-ce qu'il a des connoiſſances à Paris ?

ARLEQUIN.

Bon. Y a-t'il quelqu'endroit au monde où nous n'en ayons point ?

SILVIA.

Je ſerois curieuſe d'en ſçavoir le détail. (*Bas.*) Cela fortifiera mon dépit & mon indifference. (*Haut.*) Parlez, je vous écoute.

ARLEQUIN.

Très-volontiers. Autant vaut-il parler de cela que d'autres choſes. Comme la paix eſt le fleau des grands hommes, & que nous ne ſommes point gens à nous accoquiner dans une garniſon, nous nous ſommes mis, pour nous délaſſer, à parcourir l'Europe, & par-tout nous avons laiſſé des monumens de nos conquêtes.

SILVIA, *à part.*

Je n'en augmenterai pas le nombre. (*Haut.*) Je crains pour votre memoire.

ARLEQUIN

Ne craignez rien. Nous avons com-

mencé par l'Italie. A Rome. A Rome...

SILVIA.

Que fîtes-vous à Rome ?

ARLEQUIN.

Nous n'y fîmes rien, le tems n'étoit pas bon ; mais à Florence nous avons fait couper toutes les forêts du pays.

SILVIA.

Que voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Nous avons fait mettre des doubles jalousies à toutes les fenêtres. A Veniſe, nous n'y reſtâmes que vingt-quatre heures. A Madrid, la Marquiſe de... de... Je ne ſuis pas fort ſur les noms propres, tant y a qu'une Marquiſe nous offrit la Vice-Royauté du Perrou, pour nous fixer en Eſpagne ; mais, zeſte, nous voilà à Conſtantinople. Nous faiſons nos galleries du Serrail, le Grand Seigneur le trouva mauvais : ces Turcs ne ſont pas endurans. Nous repaſſâmes chez les Chrétiens, & Dieu ſçait...

SILVIA.

Je ſuis bien bonne de m'arrêter à toutes ces fadaiſes. *Elle ſort.*

ARLEQUIN, *croyant toujours parler à Silvia.*

En Allemagne, nous ne fîmes pas

grand'choſe : en Angleterre beaucoup, en Hollande de même, en Flandre plus que nous ne voulions : mais nous avons tout quitté pour notre maîtreſſe, pourvû qu'elle ſoit auſſi jolie que vous, paſſe... *Il marque ſa ſurpriſe de ne la plus trouver.*

SCENE IX.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO, *l'air rêveur.*

BOn jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur. En verité, vous avez de bon vin.

LELIO, *ſans l'écouter.*

Que veut dire ceci?

ARLEQUIN.

Je veux dire que j'en ai bû, mais modérément.

LELIO.

Je trouve Valere dans la ruë, l'air ſérieux.

ARLEQUIN.

Monſieur, il ne rit jamais.

SCENE X.

COLOMBINE, LELIO, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

QUe vous plaît-il, Monſieur?

ARLEQUIN.

Encore une Colombine? Diantre! les femmes de chambre ſont ici jolies. J'aurai de quoi m'amuſer.

LELIO.

Valere eſt-il venu ici?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur. Ma foi, celle-ci a l'air plus fripon que l'autre.

LELIO.

A-t'il vû ma fille?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien. Mignone, je vous trouve charmante.

LELIO.

Veux-tu bien parler?

COLOMBINE, *à part.*

Je ne ſçai que lui dire.

ARLEQUIN, *se mettant entre deux.*

Me voilà prêt à répondre.

LELIO, *prend Arlequin par le bras, & l'emmene au côté du Théatre.*

Je t'ai déja dit de nous laiſſer.

ARLEQUIN, *paſſe derriere lui.*

Je veux ne manger de trois mois, ſi vous ne m'avez percé le cœur de part en part.

LELIO, *le reprenant par le bras.*

Sçais-tu bien qu'à la fin je me fâcherai. Sors tout-à-l'heure, je te l'ordonne.

ARLEQUIN.

Oüi! vous le prenez ſur ce ton-là, je m'en vas : Je m'ennuye quelque part quand je n'y parle point. Mon adorable, au revoir.

LELIO.

Voyons ſi je n'en tirerai pas davantage de ma fille. Va la chercher.

COLOMBINE.

Monſieur, la voici.

SCENE XI.

SILVIA *ſous ſon habit*, LELIO, COLOMBINE.

LELIO.

AVez-vous vû Valere ? Lui avez-vous parlé ? Que s'eſt-il paſſé entre vous ?

COLOMBINE.

Monſieur, ce matin vous n'aimiez point les queſtions, nous ne les aimons point à notre tour, & pour terminer tout ceci en bref, ſçachez que ma maîtreſſe ne veut point épouſer votre Monſieur Valere, qu'elle le hait, qu'elle le déteſte, & qu'elle ſe mettra plûtot dans un Convent pour toute ſa vie, que de le revoir encore une fois ; (*Silvia la tire par ſa juppe.*) Laiſſez-moi faire ; je ſçai comment il faut lui parler, (*à Lelio ;*) ne lui faites point de violence, elle vous en prie par ma bouche, faut-il vous le demander à genoux ?

LELIO.

Mais moi, je ſuis bon pere : après tout, je ne prétends pas la forcer, (*à*

ſa fille;) je croyois que ce mariage ſeroit de votre goût, je me ſuis trompé, je n'y ſonge plus, peut-être qu'à la fin je rencontrerai un homme qui vous conviendra. Valere doit venir ici, je ne veux pas qu'il s'en donne la peine; je vas de ce pas lui dire qu'il peut ſe pourvoir comme bon lui ſemblera. *il ſort.*

COLOMBINE.

Vous ai-je ſervie de la bonne façon?

SILVIA.

Ah! Colombine, je ſuis au déſeſpoir.

COLOMBINE.

Comment, ne m'avez-vous pas dit que vous étiez piquée contre Valere?

SILVIA.

Il eſt vrai que je ſuis piquée contre lui, mais...

COLOMBINE.

Je vous entends. Voilà le fruit de vos raffinemens; pourquoi, diantre, auſſi ne pas dire ce que vous penſez? Voulez-vous que je courre après Monſieur votre pere?

SILVIA.

Non. J'ai fait la faute, il faut que j'en porte la peine: que je ſuis à plaindre! C'eſt toi, qui m'as porté malheur.

COLOMBINE.

C'eſt plutôt le portrait & la vûe du Cavalier.

SILVIA.

Le voilà, ce maudit portrait. Que je le hais! Eſt-il rien d'égal à ce qui m'arrive? Je ſuis tranquille, heureuſe, je ne me défie de rien; eſt-il poſſible que notre cœur nous échappe ſi rapidement! Un homme que je ne connois pas, un homme contre lequel je ſuis prévenue, ſe montre, & me force de le trouver aimable dès que je le vois! Que faut-il pour cela? Rien. Ce n'eſt pas aſſez pour ſon triomphe, je ne lui inſpire que de l'indifference! le cruel, ſa froideur croiſſoit avec mon trouble. Colombine, ton habit me déparoit, il m'enlaidiſſoit. Parle; avois-je ſi mauvaiſe grace? Ceux qui m'ont dit juſqu'ici que j'avois quelque beauté, m'ont-ils trompée? Ce qui me conſole, il ignore ma foibleſſe, il ne la verra point: ce n'eſt qu'une premiere impreſſion, elle s'effacera, elle l'eſt déja: mon indifference égale la ſienne, je reſpire.... Colombine, il reviendra peut-être ici, dis-lui... Mais, non, je ne veux pas que tu lui parles, tu lui expliquerois mal mes ſentimens, tu lui en

laiſſerois voir trop, ou trop peu: il vaut mieux que je lui parle moi-même.

COLOMBINE.

En effet, vous êtes dans un état très-propre à vous contraindre.

SILVIA.

Tu ris de mon extravagance, je le mérite bien, Colombine: tu crois donc que je l'aime encore?

COLOMBINE.

Que voulez vous que je vous réponde?

SILVIA.

Que je l'ai oublié, ou du moins que je n'y ſonge que pour m'en venger.

COLOMBINE.

Vous venger d'un indifferent! cela n'eſt pas aiſé; je n'y ſçache qu'un moyen, c'eſt de vous en faire aimer.

SILVIA.

M'en faire aimer! veux-tu que je l'en prie?

COLOMBINE.

Ma foi, nous ne ſçavons guere, ni vous ni moi ce que nous voulons; mais j'entens quelqu'un, croyez-moi, ſi c'eſt Valere, réparez la faute que vous avez faite.

SILVIA.

Il n'eſt plus tems. Mon Pere l'aura trouvé, tout eſt rompu, je ne le verrai

plus ; du moins, dis-moi que je dois le ſouhaiter : tu ne répons rien, il t'a parlé, il t'a gagnée, Colombine, ſi tu oſois l'inſtruire de ma foibleſſe... Aurois-tu bien la cruauté de me ſacrifier à un homme qui ne m'aime point ?

COLOMBINE.

Moi, Mademoiſelle, je ne l'ai point vû ; & ſelon les apparences, je ne le verrai jamais.

SILVIA.

Tu ne l'as point vû ? Tant mieux, tu ſerois pour lui. Si tu m'aimes, imagine-lui des défauts, exagere-les moi : mais non, je n'ai pas beſoin de ton ſecours, ma fierté me ſuffit, elle rappelle ma raiſon, je l'entens qui parle au fond de mon cœur, elle y prend le deſſus. Saiſiſſons ce moment ; qu'il vienne, je ne le crains plus.

COLOMBINE.

Nous allons voir.

SILVIA.

Eſt-ce lui ? Je ne veux pas qu'il me voye ſous cet habit.

COLOMBINE.

Nouvelle bizarrerie, ſi c'eſt votre Pere.

SILVIA.

Je ne veux point en changer.

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc, on entre.

SILVIA.

Je n'en ai pas la force, *elle ſort.*

SCENE XII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH! c'eſt vous.

ARLEQUIN.

Oui, j'ai vû ſortir Monſieur Lelio, & je ſuis venu cauſer un petit moment avec vous.

COLOMBINE.

Vous prenez mal votre tems, je n'ai pas celui de vous entendre, vous pouvez vous en retourner. Adieu.

ARLEQUIN.

Je ne veux point m'en aller, moi, mon maître doit venir ici, je veux l'y attendre.

COLOMBINE.

Oh, entrez donc là-dedans, & l'y attendez tout à votre aiſe.

ARLEQUIN.

Les Colombines de céans ne ſont point cérémonieuſes. *Il entre.*

COLOMBINE.

COLOMBINE.

L'état où eſt ma Maîtreſſe me fait pitié; j'apperçois Valere, voyons s'il eſt auſſi indifferent qu'elle ſe l'imagine: mais ſi je lui parle & qu'elle le ſçache, c'eſt le moyen de la cabrer, il vaut mieux aller l'avertir qu'il eſt ici.

SCENE XIII.

VALERE.

QUe viens-je faire ici? chercher une perſonne qui me hait; que me reviendra-t-il de la revoir encore? Ma vûe augmentera ſa haine, la ſienne augmentera ma paſſion, c'eſt nous rendre malheureux inutilement l'un & l'autre; n'importe, je veux faire encore une tentative; je lui dirai que je la connois, que je l'adore, que je ne puis plus vivre que pour elle: peût-être, ſi elle n'a rien dans le cœur, que ne trouvant plus en moi un homme qui vient l'épouſer malgré elle, mais un Amant tendre & reſpectueux: elle s'adoucira, je ſçaurai du moins ma deſtinée. La voici: qu'elle eſt belle ſous ce déguiſement! & que j'ai de peine à me retenir!

SCENE XIV.

SILVIA, VALERE, ARLEQUIN *qui survient.*

VALERE *plus vivement que dans la Scene septiéme.*

SErai-je plus heureux que ce matin?

SILVIA *d'un ton moins vif.*

Le Pere est allé chez vous, & je ne crois pas que vous vouliez voir la fille.

VALERE.

Pardonnez-moi, j'aurois été bien-aise en partant, de me faire auprès d'elle un mérite du sacrifice que je lui fais.

SILVIA.

Du sacrifice que vous lui faites: Est-ce que vous songez encore à elle?

VALERE.

Il ne s'agit point de mes sentimens, ils lui sont trop indifférens: je voudrois seulement qu'elle sçût que je ne les regle point sur ce que vous m'en avez dit.

SILVIA.

Je lui en rendrai compte.

VALERE.

Tâchez de l'en persuader.

SILVIA.

Eh, Monsieur, que cela vous fait-il?

VALERE.

Un galant-homme doit au moins se ménager l'estime d'une aimable personne dont il n'a pû gagner le cœur.

SILVIA.

Ce pourroit bien être elle qui n'auroit pû gagner le vôtre; vous vous consolerez aisément de la perte du sien; un homme à bonnes fortunes ne s'afflige pas pour un cœur de moins.

VALERE.

Moi, homme à bonnes fortunes?

SILVIA.

Oui, Monsieur, homme à bonnes fortunes: croyez-vous qu'on ignore vos galanteries de France, d'Italie, d'Espagne, & de cent autres endroits?

VALERE.

Je ne cherche point à me justifier, mais je veux être un miserable, si jamais je suis sorti de France, & si.... Qui peut donc vous avoir débité ces sornettes?

ARLEQUIN.

Mon Maître me fait croquer le marmot; mais le voicy.

SILVIA.

Tenez, voilà votre Historien.

VALERE.

C'eſt donc toi, maraut, qui t'aviſes de conter des fables, je ne ſçais à qui tient que je ne te paſſe mon épée au travers du corps; que je ne te voye jamais.

ARLEQUIN.

Ce que j'en ai fait a été pour le mieux, on ne peut trop louer un homme qui va ſe marier: vous êtes un ingrat, je vas me mettre ſous la protection de Monſieur Lelio.

SILVIA.

Voilà une colere aſſez iuutile, ma Maitreſſe ni moi n'y prenons point de part; après tout, Monſieur, il eſt tems que ceci finiſſe. Je vous ai parlé des défauts de Silvia, j'avois mes raiſons pour le faire: elle n'eſt point telle que je l'ai dépeinte; mais elle vous craignoit. Je lui ai dit tant de bien de vous, je l'ai ſi fort aſſurée que vous ne penſiez rien pour elle, & que vous étiez incapable d'abuſer d'un ſecret, qu'elle m'a permis de vous expliquer le mot de l'Enigme.

VALERE *à part.*

Que va-t-elle me dire? je tremble.

SILVIA *à part.*

Que vas-je lui dire moi-même? (*Haut.*) Ma Maitreſſe a dans le cœur une paſſion,

mais une paſſion ſi vive, que rien ne peut l'en arracher.

VALERE *à part.*

Une paſſion dans le cœur! je ne m'étois donc pas trompé. (*Haut.*) Je lui ſçais bon gré de ſa confiance; & pour ne point demeurer en reſte de franchiſe avec elle, dites-lui que j'ai auſſi dans le cœur un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

SILVIA *à part.*

Le perfide! (*Haut.*) Eh, Monſieur, que ne le difiez-vous à ſon pere?

VALERE.

On me l'avoit dépeinte comme une perſonne ſi accomplie, que je n'ai pû me refuſer le plaiſir de ſçavoir ce qui en étoit.

SILVIA.

Fort bien, Monſieur, fort bien, vous ne vouliez la voir que pour la ſacrifier à votre Maiſtreſſe; le projet eſt digne d'un Amant délicat: vous êtes donc bien ſûr de vous; car enfin...

VALERE.

Oui, je me connois aſſez pour vous répondre que les charmes de Silvia n'auroient ſervi qu'à fortifier ma paſſion.

SILVIA.

En verité, vous me piquez pour elle,

j'ai envie de vous la montrer, peut-être ne seriez-vous pas si fier en la quittant.

VALERE.

Croyez-moi, épargnez-lui la vûe d'un incommode : faites-moi cependant un plaisir, dites-moi quelque chose de celui qu'elle aime.

SILVIA.

Vous vous imaginez sans doute que le parallele vous seroit avantageux; je voulois vous en montrer le Portrait : mais pour punir votre vanité, je n'en ferai rien.

VALERE.

Pour moi, qui sçai que Silvia elle-même ne pourroit qu'approuver mon choix, je veux vous faire voir celui de la personne que j'adore.

SILVIA.

Non, non, Valere, je ne veux point le voir. (*A part.*) Dieux ! faut-il que je sois témoin du triomphe de ma Rivale !

VALERE.

Elle soupire ! serois-je aimé ? Achevons, (*lui montrant son Portrait.*) Jugez, si une personne, dont ce Portrait affoiblit la beauté, est digne de tous les vœux d'un homme tendre & passionné.

SILVIA.

Ah, Ciel ! (*lui montrant le sien.*) Ju-

gez vous-même, si un homme, dont le caractere répond à la douceur de cette phisionomie, mérite qu'on s'attache à lui.

VALERE.

Belle Silvia!

SILVIA.

Valere!

SCENE DERNIERE.

LELIO, VALERE, SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LELIO.

JE n'ai pas trouvé Valere, ce sera pour demain. Mais que vois-je? Valere, & ma fille déguisée! Je suis fâché, Monsieur, de vous manquer de parole: j'ai fait de mon mieux; je vous demande pardon pour elle, ses refus la puniront de son caprice.

SILVIA.

Ah! mon Pere, les choses ont bien changé de face: mon trouble vous en fait plus voir que je ne puis vous en dire.

LELIO.

Je suis charmé de vous voir raisonnable.

VALERE.

Oui, Monſieur, mon bonheur ne dépend plus que de votre aveu.

LELIO.

Je vous le redonne encore de bon cœur.

ARLEQUIN.

Monſieur, pendant que vous êtes en train, il ne tiendra qu'à vous de faire deux mariages, colombine ne vous en dédira pas. Nous ne ſçavons pas trop elle & moi ſi nous nous aimons; mais ce n'eſt pas à nous autres à y prendre garde de ſi près. LELIO.

Si elle y conſent, je le veux bien. Entrons. ARLEQUIN.

Meſſieurs, quand vous voudrez marier vos filles, je vous conſeille de faire peindre ceux que vous leur deſtinez: le Portrait d'un joli homme avance bien ſes affaires. Quant à moi, (*montrant Colombine*) je m'en tiens à l'original.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Le Portrait*, Comédie, & elle m'a paru digne des applaudiſſemens que le Public lui a donnez ſur le Theatre. Fait à Paris ce 3. Février 1727. DANCHET.